

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

N° 325

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JEAN ARMAND-LAROCHE

Ancien Externe des Hôpitaux

Né le 19 Avril 1903 à Sorges (Dordogne)

BRILLAT-SAVARIN ET LA MÉDECINE

Président de Thèse : M. le Professeur LOEPER

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1931

Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

JEAN ARMAND-LAROCHE

Ancien Externe des Hôpitaux

Né le 19 Avril 1903 à Sorges (Dordogne)

BRILLAT-SAVARIN ET LA MÉDECINE

Président de Thèse : M. le Professeur LOEPER

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1931

I. — PROFESSEURS

Le Doyen..... M. BALTHAZARD

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE
Physiologie	ROGER.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	LENORMANT.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LÉPER.
Hygiène et Médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée....	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie..	MAURICE VILLARET
Clinique médicale.....	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	MARCEL LABBÉ.
	LEREBOULLET.
	NOBECOURT.
	H. CLAUDE.
	GOUGEROT.
	GUILLAIN.
	TEISSIER.
	DELBET.
	CUNEO.
	LEJARS.
	GOSSET.
	TERRIEN.
	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
	J.-L. FAURE.
Clinique gynécologie.....	OMBREDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopé- die	VAQUEZ.
Clinique thérapeutique médicale.....	SEBILEAU.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	PIERRE DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	SERGENT.
Clinique propédeutique.....	LÉON BERNARD.
Clinique de la Tuberculose.....	MAUCLAIRE.
Professeur sans chaire.....	



II. — AGREGÉS EN EXERCICE

MM.

Neurologie et Psychiâtrie.....	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale.....	AUBERTIN.
Pathologie médicale.....	BÉNARD HENRI.
Physiologie.....	BINET.
Chimie biologique.....	BLANCHETIÈRE.
Pathologie chirurgicale.....	BROCQ.
Pathologie médicale.....	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale.....	CADENAT.
Pathologie médicale.....	CATHALA.
Pathologie médicale.....	CHABROL.
Pathologie médicale.....	CHEVALLIER.
Pathologie chirurgicale.....	DE GAUDART D'ALLAINES
Physique.....	DOGNON.
Pathologie médicale.....	DONZELOT.
Obstétrique.....	ECALLE.
Urologie.....	FEY.
Pathologie expérimentale.....	GARNIER.
Bactériologie.....	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale.....	GATELLIER.
Histologie.....	GIROUD.
Pathologie médicale.....	HARVIER.
Anatomie.....	HOVELACQUE.
Pathologie médicale.....	HUTINEL.
Hygiène.....	JOANNON.
Chimie biologique.....	LABBÉ HENRI.
Parasitologie.....	JOYEUX.
Pathologie médicale.....	LAROCHE GUY.
Oto-rhino-laryngologie.....	LEMAITRE.
Anatomie Pathologique.....	LEROUX.
Pathologie chirurgicale.....	LEVEUF.
Neuro-psychiâtrie.....	LEVY-SOLAL.
Pathologie médicale.....	LIAN.
Pharmacologie.....	MERCIER FERNAND.
Histologie.....	MILLOT.
Pathologie chirurgicale.....	MONDOR.
Pathologie médicale.....	MOREAU.
Pathologie chirurgicale.....	MOULONGUET.
Pathologie chirurgicale.....	MOURE.
Histologie.....	MULON.
Anatomie Pathologique.....	OBERLING.
Anatomie.....	OLIVIER.
Médecine légale.....	PIÉDELIEVRE.
Obstétrique.....	PORTES.
Pathologie chirurgicale.....	QUÉNU.
Physiologie.....	RICHET Fils.
Dermatologie et syphillographie.....	SEZARY.
Pathologie médicale.....	VALLÉRY-RADOT.
	(Pasteur)
Obstétrique.....	VAUDESCAL.
Ophtalmologie.....	VELTER.
Histologie.....	VERNE.
Obstétrique.....	VIGNES.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pharmacologie	BUSQUET.
Obstétrique	GUENIOT.
	LEQUEUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Physique	ZIMMERN.
Histologie	DEMELIN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

(ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique médicale	ABRAMI.
Clinique médicale	CHIRAY.
Clinique médicale	DEBRÉ.
Clinique médicale	DUVOIR.
Clinique médicale	FIESSINGER.
Clinique chirurgicale	HEITZ-BOYER.
Clinique médicale	LAIGNEL LAVASTIN
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	BASSET.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique chirurgicale	MATHIEU.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.
Clinique chirurgicale	LE LORIER.
Clinique chirurgicale	LÉVY-SOLAL .
Clinique obstétricale	METZGER.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.....	MAUCLAIRE, agrég.
Stomatologie	FREY.
Education physique.....	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique.....	LEDOUX-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MA MERE

*trop faible témoignage de mon
immense affection.*

A LA MEMOIRE DE MON FRERE

LOUIS ARMAND-LAROCHE

tué à l'ennemi.

A MA SŒUR ET A MON FRERE

mes aînés si dévoués.

A MA FEMME

MEIS ET AMICIS

A MON PRESIDENT DE THESE

M. le Professeur LOEPER

*Médecin de l'Hôpital Tenon
Officier de la Légion d'honneur*

*qui me fait le grand honneur
d'accepter la présidence de
cette thèse, hommage de res-
pectueuse reconnaissance.*

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

Stage

M. le Professeur HARTMANN

Membre de l'Académie de Médecine

Chirurgien des Hôpitaux

Commandeur de la Légion d'honneur

M. le Professeur ACHARD

Membre de l'Académie de Médecine

Médecin de l'Hôpital Cochin

Officier de la Légion d'honneur

M. le Docteur P. DESCOMPS

Chirurgien des Hôpitaux

(in memoriam)

M. le Docteur PARMENTIER

Médecin des Hôpitaux

Chevalier de la Légion d'honneur

M. le Docteur HALBRON

Externat

M. le Docteur CHIFOLIAU

*Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis
Chevalier de la Légion d'honneur*

*qui a été toujours très bon pour
nous.*

*Qu'il veuille bien trouver ici le
témoignage de ma reconnais-
sance.*

M. le Docteur HEITZ-BOYER

*Professeur agrégé de la Faculté de Médecine
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis*

M. le Docteur A. LERI

Médecin des Hôpitaux

*Chevalier de la Légion d'honneur
(in memoriam)*

A M. le Docteur PAPILLON

*Médecin de l'Hôpital Trousseau
Chevalier de la Légion d'honneur*

*dont l'enseignement nous a été
grandement profitable.*

*En témoignage de respect et de
reconnaissance.*

M. le Docteur CATHALA

Accoucheur de l'Hôpital Saint-Louis

INTRODUCTION

L'œuvre de Brillat-Savarin est de celles qui auront de tous les temps excité la curiosité des littérateurs, des savants et du public. Dans un but en apparence futile, cet écrivain spirituel sut accumuler, dans le cadre d'un ouvrage attachant d'un bout à l'autre, réunir un grand nombre de notions véritablement scientifiques. La Physiologie du goût, ouvrage qui semble avoir été créé facilement, sans effort restera non seulement un des documents éternels de l'esprit français, mais un livre plein d'aperçus originaux, de notes qui donnent une idée étonnamment complète de l'état de la science à l'époque où l'ouvrage a été conçu. Il ne nous appartient pas ici, dans les cadres de ce modeste travail, de faire une étude d'ensemble de l'œuvre de Brillat-Savarin; nous devons nous borner strictement à ce que notre titre promet, c'est-à-dire à l'exposé des rapports de cette œuvre avec la médecine. Loin de nous également l'intention de reprendre les assertions de Brillat-Savarin est d'en critiquer l'exactitude. Même s'il s'agissait d'un ouvrage purement médical cette critique serait déplacée et pourrait véritablement être considérée comme un

sacrilège; à plus forte raison quand il s'agit d'une œuvre littéraire devenue classique et composée dans un but non scientifique. La rectification des erreurs de Brillat-Savarin, erreurs qui sont bien excusables, si l'on les reporte à l'époque où elles ont été commises, ont d'ailleurs été rectifiées par M. de Pomiane dans les notes de l'édition du centenaire.

Le but du présent travail que nous avons choisi comme sujet de notre thèse, est de montrer les côtés de l'œuvre de Brillat-Savarin qui ont quelque chose de commun avec la médecine. Ces côtés sont multiples; l'œuvre de cet auteur, en apparence légère, comme nous venons de le dire, cache en réalité, pour qui sait le trouver, tout un trésor artistique, scientifique, et philosophique. « Il sut, en effet, comme le remarque M. de Pomiane, contempler son sujet de ce point, infiniment élevé, où se rencontrent les parallèles de l'Art, de la Science, de la Philosophie et du Bonheur humain. »

Qu'il nous soit permis, avant d'aborder notre sujet de retracer rapidement la vie de cet « homme de plaisir » qui a su s'acquérir l'immortalité en écrivant un livre sur les plaisirs de la table. Jean-Anthelme Brillat-Savarin naquit, le 1^{er} avril 1755, à Belley, dans la vieille province de Bugey (aujourd'hui incorporée dans le département de l'Ain). Jusqu'en 1789, il y poursuivit la carrière d'avocat. En 1789, l'unanimité de ses concitoyens l'envoie comme représentant du peuple à l'Assemblée Constituante, puis, à la dissolution de celle-ci, il devient président du tribunal civil

du département de l'Ain. En 1793, il est élu maire de sa ville natale et garde cette fonction jusqu'au moment où sa vie étant menacée par les progrès de la Terreur, il se réfugie en Suisse. Bien qu'il ne retourne plus à habiter dans son pays natal, il conserve une grande affection pour le Bugey et il y va passer régulièrement deux mois par an. Pendant la Terreur, Brillat-Savarin, l'émigré parcourt une grande partie de l'Europe et passe même en Amérique. Dénué de toute ressource matérielle, il gagne sa vie en donnant des leçons de français et en jouant dans des orchestres de théâtre. Une fois la Terreur finie, il revient en France et se met au service du Directoire puis de l'Empire. Il est d'abord secrétaire de l'état-major de l'armée d'Allemagne, puis reprenant ses anciennes occupations, commissaire du gouvernement près le tribunal de Seine-et-Oise. Plus tard, il est nommé président à la Cour de Cassation, place qu'il conserve jusqu'à sa mort. Brillat-Savarin fut connu et apprécié par la société parisienne de son temps, mais pour des qualités purement sociales. Rien ne faisait prévoir qu'il donnerait un jour naissance à un des chefs-d'œuvre de la littérature. En 1819 il a publié deux opuscules d'un caractère purement professionnel, l'Essai historique et critique du duel d'après notre législation et nos mœurs et les Fragments sur l'administration judiciaire. Aussi, comme le remarque Richerand, « l'étonnement fut extrême parmi les gens du monde, pour qui M. Brillat-Savarin n'était qu'un homme de plaisir et un bon convive, de trouver dans

son ouvrage une étendue et une variété de connaissances peu communes même chez un littérateur. »

La Physiologie du goût a eu un très grand succès auprès du public et auprès des écrivains contemporains. Dès le début, Balzac en parle dans des termes enthousiastes, la considérant comme la production la plus originale de la littérature française depuis Rabelais. Sans aller aussi loin dans les éloges que Balzac, qui s'est toujours montré extrêmement généreux dans ses appréciations sur ses contemporains, nous devons admettre que Brillat-Savarin est de cette lignée d'écrivains qui, sous une forme volontairement légère et amusante, cachent une profondeur de pensées et une étendue de connaissances surprenantes.

Nous pensons rendre hommage à la mémoire de Brillat-Savarin en montrant les points principaux de son ouvrage qui ont des liens avec la médecine. Tout d'abord, nous consacrons le premier chapitre à la *Physiologie de Brillat-Savarin*. L'époque où fut conçu l'ouvrage de notre auteur est celle des débuts de cette science qui a pris depuis un siècle un développement si prodigieux. Nous espérons pouvoir montrer que Brillat-Savarin était parfaitement au courant des idées de cette époque héroïque de la physiologie et qu'il avait même des idées originales dénotant un esprit d'observation scientifique. Nous ne discuterons pas bien entendu l'exactitude des faits qu'il avance.

Dans le deuxième chapitre nous tentons de montrer quelques points de ce qu'on peut appeler la *théra-*

peutique et la diététique de Brillat-Savarin. Sur ce terrain, là encore, il se montre observateur et cherchant toujours une explication du fait empirique qu'il trouve. Nous le voyons notamment sur l'obésité développer des idées curieuses. Une grande idée, quoique non exprimée par Brillat-Savarin, plane sur ce chapitre, c'est que tout médicament doit être en même temps un aliment, de même que tout médicament doit concourir à la conservation de la santé. Notre auteur, au nom de cette gastronomie bien sentie, ose contredire les autorités médicales de son temps sur la sévérité des régimes. Nous voyons actuellement un mouvement analogue dans les idées médicales tendant à donner raison à Brillat-Savarin.

Il est évident que la plupart des idées de Brillat-Savarin lui viennent de la lecture d'ouvrages médicaux et de la fréquentation des milieux médicaux de son temps. Notre troisième chapitre est consacré aux rapports de *Brillat-Savarin et les médecins*. Nous voyons qu'il a eu beaucoup de relations parmi les médecins de son époque, notamment avec Richerand dont le nom revient fréquemment dans la *Physiologie du goût*. Nous tâcherons de montrer également ce qu'il doit à Richerand au point de vue des connaissances médicales.

Nous nous excusons de l'abondance de citations que l'on trouvera dans ce travail, mais celles-là nous semblaient le moyen le plus sûr de ne pas fausser les

idées de l'auteur qui nous occupe. En voulant commenter les œuvres d'un écrivain on tombe aisément dans l'erreur d'y voir ce qu'on veut; au moins en citant l'écrivain textuellement, ses propres paroles représenteront sa pensée.

CHAPITRE PREMIER

LA PHYSIOLOGIE DE BRILLAT-SAVARIN

Le principal ouvrage de Brillat-Savarin — comme chacun le sait — est intitulé *Physiologie du goût*. Pourquoi cette qualification de physiologie qui semble être très à la mode à l'époque où fut publié le livre de notre auteur? C'est que le mot physiologie était compris en 1824 dans un sens différent de celui que nous lui donnons aujourd'hui, tout au moins par le grand public. Physiologie signifiait à cette époque-là une sorte de philosophie de la médecine, que l'on opposait à l'anatomie, science purement descriptive. La délimitation nette de la physiologie, qui n'est pas encore complète aujourd'hui, fut à peine ébauchée à ce moment-là. Aussi, le mot physiologie comprenait-il aux yeux de Brillat-Savarin, comme aux yeux de ses contemporains, *l'étude en quelque sorte philosophique de toutes les manifestations de la vie*. On sait que Balzac a publié aussi des ouvrages portant le même terme dans leurs titres sans que leur sujet ait quelque chose de commun avec la physiologie. Il est vrai que l'état de la physiologie à ce moment-là ne permettait guère une autre façon d'envisager les fonctions vitales

que la spéculation philosophique. La lecture de la principale source de Brillat-Savarin, les *Eléments de Physiologie* de Richerand, nous convainc facilement que la presque totalité de cette science était encore à l'état d'hypothèses plus ou moins ingénieuses.

Il n'en est pas moins vrai que la *Physiologie* du goût de Brillat-Savarin contient un grand nombre de faits purement physiologiques (dans le sens actuel du terme), faits qui dénotent une certaine culture médicale chez notre auteur. « Je suis surtout médecin-amateur; c'est chez moi presque une manie », dit-il dès le début de son ouvrage. Nous verrons qu'il fréquentait beaucoup le monde médical de son époque dont il connaissait toutes les notabilités : Corvisart, Richerand, Cloquet, etc. Nous étudierons ultérieurement les sources de ses connaissances médicales. Dans ce chapitre, nous nous proposons de passer en revue les principaux faits physiologiques qui se trouvent épars dans l'œuvre de Brillat-Savarin, et qui se trouvent bien souvent mélangés à des réflexions d'ordre philosophique, à des observations de psychologie ou même à des poèmes.

La plupart des données physiologiques se rapportent bien entendu à l'organe des sens, en particulier à la gustation dont le mécanisme semble être bien connu par notre auteur. Nos connaissances n'ont guère fait de progrès depuis cette époque. Il y a un exposé tout à fait détaillé de la physiologie de la digestion et de l'assimilation, un grand nombre de faits assez peu scientifiques, mais non moins amusants sur

le sommeil, les rêves, la mort et sur le système de Gall qui fut une des grandes questions du jour vers l'époque de la Physiologie du goût.

La première méditation gastronomique, intitulée « Des Sens », contient une classification de ceux-ci sur laquelle nous n'insistons pas; c'est celle qui se figure encore dans tous les manuels de physiologie, avec la différence que Brillat-Savarin distingue un sixième sens, le sens « génésique ou amour physique, qui entraîne les sexes l'un vers l'autre, et dont le but est la reproduction de l'espèce ». Il donne même des raisons de cette assimilation de l'instinct sexuel aux sens, assimilation qui a d'ailleurs été faite par Buffon.

Brillat-Savarin avait par ailleurs des idées très justes en matière de la physiologie des fonctions sensorielles. Il prévoit même une sorte d'évolution ou plutôt de perfectionnement des sensations : « S'il est permis de se porter, par l'imagination, jusqu'aux premiers moments de l'existence du genre humain, il est aussi permis de croire que les premières sensations ont été purement directes, c'est-à-dire qu'on a vu sans précision, ouï confusément, flairé sans choix, mangé sans savourer, et joui avec brutalité.

Mais toutes ces sensations ayant pour centre commun l'âme, attribut spécial de l'espèce humaine, et cause toujours active de perfectibilité, elles y ont été réfléchies, comparées, jugées; et bientôt tous les sens ont été amenés au secours les uns des autres, pour l'utilité et le bien-être du moi sensitif, ou, ce qui est la même chose, de l'individu.

Ainsi, le toucher a rectifié les erreurs de la vue; le son, au moyen de la parole articulée, est devenu l'interprète de tous les sentiments; le goût s'est aidé de la vue et de l'odorat; l'ouï a comparé les sons, apprécié les distances; et le génésique a envahi les organes de tous les autres sens.

Le torrent des siècles, en roulant sur l'espèce humaine, a sans cesse amené de nouveaux perfectionnements, dont la cause, toujours active, quoique presque inaperçue, se trouve dans les réclamations de nos sens, qui, toujours et tour à tour, demandent à être agréablement occupés. »

N'est-ce pas une sorte de pressentiment de la distinction fondamentale qu'on fait actuellement, à la suite de Head, de toutes nos sensations en protopathique et en épícritique? Tout d'abord l'homme « a vu sans précision, ouï confusément, etc. », ce sont tous des caractères de la sensation dite protopathique, puis l'âme « cause de la perfectibilité » concentre toutes les sensations qui y sont « réfléchies, comparées, jugées » et où « tous les sens ont été amenés au secours les uns des autres ». C'est exactement ce qu'on appelle actuellement la sensation épícritique, sorte d'intellectualisation des données sensibles et sensorielles.

A la suite de cet exposé du perfectionnement des sensations, l'auteur expose ses idées sur l'origine des arts. Ceux-ci sont nés directement des exigences de ces sens perfectionnés ne demandant qu'à « être agréablement occupés ».

A ce propos, nous rappelons la façon dont notre

auteur s' imagine l'origine des sciences qui est incontestablement plus près de notre sujet que celle des arts. « Les sciences ne sont pas comme Minerve, qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter; elles sont filles du temps, et se forment insensiblement, d'abord par la collection des méthodes indiquées par l'expérience, et plus tard par la découverte des principes qui se déduisent de la combinaison de ces méthodes.

Ainsi, les premiers vieillards que leur prudence fit appeler auprès du lit des malades, ceux que la compassion poussa à soigner les plaies, furent aussi les premiers médecins. »

Non content de montrer ainsi d'une façon tout à fait judicieuse l'origine vraisemblable des sciences, Bril-lat-Savarin semble avoir une idée très juste des nouvelles sciences en train de se former et fait des remarques curieuses quant à leur avenir. « Dans le cours des soixante dernières années qui viennent de s'écouler, plusieurs sciences nouvelles sont venues prendre place dans le système de nos connaissances... Toutes ces sciences, cultivées pendant un nombre infini de générations, feront des progrès d'autant plus sûrs que l'imprimerie les affranchit du danger de reculer. Eh, qui sait, par exemple, si la chimie des gaz ne viendra pas à bout de maîtriser ces éléments jusqu'à présent si rebelles, de les mêler, de les combiner dans des proportions jusqu'ici non tentées, et d'obtenir par ce moyen des substances et des effets qui reculeraient de beaucoup les limites de nos pouvoirs. » Nous ne voulons pas prétendre que Bril-lat-Savarin avait une

idée précise de la manière dont la chimie des gaz pourra un jour étendre les limites de notre pouvoir, mais cette prophétie est digne d'être notée.

L'idée d'une évolution, d'un perfectionnement se retrouve maintes fois dans l'œuvre de notre auteur. Les sens qui se sont perfectionnés pendant des siècles depuis les origines de l'humanité, sont constamment en voie de perfectionnement : « il ne faut désespérer de rien et se ressouvenir que l'espèce humaine est encore bien jeune, et ce n'est qu'après une longue série de siècles que les sens peuvent agrandir leur domaine ». Il ne faudrait pas voir dans cette idée de perfectionnement une allusion sur la théorie de Lamarck qui semble totalement inconnue de notre auteur. Plus loin, il qualifie l'homme « de droit divin roi de toute la nature, et au profit duquel la terre a été couverte et peuplée ». L'isolement de l'espèce humaine des animaux se voit nettement dans la phrase suivante : « Quelques savants, d'ailleurs peu orthodoxes, ont prétendu que l'Océan avait été le berceau commun de tout ce qui existe; que l'espèce humaine elle-même était née dans la mer, et qu'elle ne devait son état actuel qu'à l'influence de l'air et aux habitudes qu'elle a été obligée de prendre pour séjourner dans ce nouvel élément ». Il est évident que cette théorie, reprise plus tard par Claude Bernard, est absurde sous la forme qu'elle prend chez Brillat-Savarin qui a beau jeu de se moquer d'elle.

Pour en revenir aux sens, on conçoit facilement que c'est la gustation qui a le plus occupé Brillat-Savarin.

Il fait un exposé très complet de presque tout ce qui concerne la physiologie de ce sens. Il voit parfaitement que le principal élément anatomique de la gustation est représenté par les papilles de la langue. Il va plus loin; il veut expliquer par le développement de ces papilles les aptitudes plus ou moins grandes des hommes pour la gourmandise : « l'anatomie nous apprend que toutes les langues n'en sont pas également munies; de sorte qu'il en est telle où l'on en trouve trois fois plus que dans telle autre. Cette circonstance explique pourquoi, de deux convives assis au même banquet, l'un est délicieusement affecté, tandis que l'autre a l'air de ne manger que comme contraint : c'est que ce dernier a la langue faiblement outillée, et que l'empire des saveurs a aussi ses aveugles et ses sourds ».

L'esprit d'observation très développé de Brillat-Savarin ne se contente pas toujours de placer adroitement quelques notions de médecine au milieu des anecdotes innombrables qui constituent sans aucun doute la partie la plus savoureuse de la Physiologie du goût; il réfléchit lui-même, observe, tire des conclusions de ses observations. En un mot, ce n'est pas seulement un esprit très au courant des notions scientifiques de son époque, mais également un observateur qui n'hésite pas à critiquer une notion admise par les spécialistes; de plus, c'est parfois un véritable expérimentateur, dans le sens qu'a donné Claude Bernard à ce terme-là. En matière de gustation, il soutient quelques théories dont le bien-fondé est fort

douteux, mais en faveur desquelles il relate de véritables expériences. Il soutient d'abord que la langue n'est pas le seul organe de la gustation et que le palais et même les gencives participent à l'accomplissement de cette fonction. Voilà le fait qu'il relate en faveur de cette opinion : « Les personnes qui n'ont pas de langue, ou à qui elle a été coupée, ont encore assez bien la sensation du goût. Le premier cas se trouve dans tous les livres; le second m'a été assez bien expliqué par un pauvre diable auquel les Algériens avaient coupé la langue... Après avoir observé qu'on lui avait enlevé toute la partie antérieure de la langue jusqu'au filet, je lui demandai s'il trouvait encore quelque saveur à ce qu'il mangeait et si la sensation du goût avait survécu à l'opération cruelle qu'il avait subie.

Il me répondit que ce qui le fatiguait le plus était d'avaler (ce qu'il ne faisait qu'avec quelque difficulté); qu'il avait assez bien conservé le goût; qu'il appréciait comme les autres ce qui était peu sapide ou agréable; mais que les choses fortement acides ou amères lui causaient d'intolérables douleurs. »

Le principe de cette observation est impeccable; il est évident qu'on peut en contester l'interprétation. Brillat-Savarin ne pouvait savoir qu'une langue coupée jusqu'au filet a encore conservé toute sa valeur fonctionnelle.

Une autre de ses théories est la liaison intime de l'odorat et du goût. « Pour moi, je suis non seulement intimement persuadé que, sans la participation de

l'odorat, il n'y a point de dégustation complète, mais encore je suis tenté de croire que l'odorat et le goût ne forment qu'un seul sens, dont la bouche est le laboratoire et le nez la cheminée, ou, pour parler plus exactement, dont l'un sert à la dégustation des corps tactiles et l'autre à la dégustation des gaz ». Tout nous persuade actuellement du contraire de ce que prétend Brillat-Savarin. Nous ne pouvons cependant pas manquer de découvrir un certain esprit scientifique dans les arguments que notre auteur apporte en faveur de sa thèse, dans les expériences qu'il propose pour la vérifier et dans l'interprétation qu'il donne à ces expériences : « Tout corps sapide est nécessairement odorant : ce qui le place dans l'empire de l'odorat comme dans l'empire du goût ». « Quand on intercepte l'odorat, on paralyse le goût; c'est ce qui se prouve par trois expériences que tout le monde peut vérifier avec un égal succès.

Première expérience : Quand la membrane nasale est irritée par un violent coryza (rhume de cerveau), le goût est entièrement oblitéré; on ne trouve aucune saveur à ce qu'on avale, et cependant la langue reste dans son état naturel.

Seconde expérience : Si on mange en se serrant le nez, on est tout étonné de n'éprouver la sensation du goût que d'une manière obscure et imparfaite; par ce moyen les médicaments les plus repoussants passent presque inaperçus.

Troisième expérience : On observe le même effet si, au moment où l'on avale, au lieu de laisser revenir la langue à sa place naturelle on continue à la tenir attachée au palais; en ce cas, on intercepte la circulation de l'air, l'odorat n'est point frappé, et la gustation n'a pas lieu. »

Nous avons tenu à citer textuellement ces arguments qui montrent l'apparente rigueur scientifique des assertions de Brillat-Savarin. Quant à l'origine strictement personnelle de ces idées, qu'elles soient fausses ou vraies, il y a lieu de douter toujours. On sait qu'il a fréquenté les milieux scientifiques contemporains et il se peut bien que les « découvertes » de Brillat-Savarin ne soient que la reproduction de propos recueillis au cours de conversations. Parfois, il prétend avoir une opinion personnelle sur un sujet et ne fait que reproduire des opinions exprimées dans les manuels élémentaires de l'époque. Par exemple, voilà ce qu'il dit au sujet du mécanisme de la sensation du goût : « On a ouvert cinq ou six avis sur la manière dont s'opère la sensation du goût; j'ai aussi le mien, et le voici :

La sensation du goût est une opération chimique qui se fait par la voie humide, comme nous disions autrefois, c'est-à-dire il faut que les molécules sapistes soient dissoutes dans un fluide quelconque, pour pouvoir ensuite être absorbées par les houppes nerveuses, papilles ou suçoirs, qui tapissent l'intérieur de l'appareil dégustateur. »

Or, cette idée que l'auteur tend à s'attribuer, se

trouve dans les Nouveaux Éléments de Physiologie de Richerand. Richerand, partisan de la nature chimique de la notion du goût des corps, déclare en outre : « Pour qu'un corps affecte l'organe du goût, il doit être soluble à la température ordinaire de la salive. Tout corps insoluble est insipide, et l'on pourroit appliquer à l'organe du goût cet axiome si célèbre en chimie : *Corpora non agunt nisi soluta* ». Il en est de même de la classification des saveurs que Richerand déclare impossible en raison de leur multiplicité. Brillat-Savarin de même : « Le nombre des saveurs est infini, car tout corps soluble a une saveur spéciale qui ne ressemble entièrement à aucune autre ».

La suprématie de l'homme en matière gustative est une idée particulièrement chère à Brillat-Savarin qui le met même en conflit avec Richerand et surtout avec Gall dont il admet par ailleurs les idées, comme nous aurons l'occasion d'y revenir.

« Le docteur Gall, fondé sur je ne sais quelles inspections, prétend qu'il est des animaux chez qui l'appareil gustuel est plus développé, et partant plus parfait que celui de l'homme.

Cette doctrine est malsonnante et sent l'hérésie. »

Richerand, dans ses Nouveaux éléments de Physiologie, admet également, dans une certaine mesure, la supériorité de certains Herbivores à reconnaître par le goût les plantes vénéneuses. Par ailleurs, Richerand s'oppose à Brillat-Savarin; voilà ce que dit ce dernier : « Enfin, que peut-on désirer dans une

faculté susceptible d'un tel point de perfection, que les gourmands de Rome distinguaient, au goût, le poisson pris entre les ponts de celui qui avait été pêché plus bas? » Pour Richerand, au contraire, la gourmandise gâte le goût de l'homme : « L'homme serait peut-être, de tous les animaux, celui dont le goût aurait le plus de délicatesse, s'il n'émoussait de bonne heure sa sensibilité par les boissons fortes, les plats épicés... » Mais Brillat-Savarin ne s'attaque pas à Richerand qui s'est d'ailleurs probablement converti à la gourmandise. Quand il écrit les lignes citées ci-dessus, il avait vingt-huit ans, certains passages de la *Physiologie du goût* permettent de supposer qu'il a changé d'avis en vieillissant (voir l'histoire du turbot à la vapeur).

Faisant preuve d'un esprit biologique, Brillat-Savarin aboutit par l'étude des sens à des réflexions philosophiques de cette catégorie-là : « L'homme est incontestablement, des êtres sensitifs qui peuplent notre globe, celui qui éprouve le plus de souffrances ». Mais cette souffrance est la condition à peu près indispensable du plaisir, comme il le fait remarquer à propos du jeûne : « L'observation exacte du carême donnait lieu à un plaisir qui nous est inconnu, celui de se décarêmer en déjeunant le jour de Pâques.

En y regardant de près, les éléments de nos plaisirs sont la difficulté, la privation, le désir de la jouissance. »

La physiologie de la digestion est traitée dans

l'ouvrage de Brillat-Savarin tout au long. Cette étude est méthodique à l'usage de ceux qui sont « comme M. Jourdain, qui faisait la prose sans le savoir; et c'est pour ceux-là que je trace une histoire populaire de la digestion, persuadé que je suis que M. Jourdain fut bien plus content quand le philosophe l'eut rendu certain que ce qu'il faisait était de la prose ». Nous n'insistons pas sur cette partie de son ouvrage qui dépasse rarement le niveau d'une bonne et amusante vulgarisation. On n'y trouve guère de faits dont l'exactitude ne pourrait être certifiée par un physiologiste actuel. Cette description de la physiologie de la digestion est suivie de quelques remarques sur l'influence de la digestion sur la morale. « La digestion est de toutes les opérations corporelles celle qui influe le plus sur l'état moral de l'individu ». Cette idée est développée, argumentée et agrémentée d'anecdotes sur lesquels malheureusement nous ne pouvons insister. Nous faisons par contre remarquer que certains chirurgiens actuels ont repris cette idée de Brillat-Savarin et déclarent qu'un bon fonctionnement du tube digestif est indispensable au bonheur. L'idée, si elle est de Brillat-Savarin sous cette forme, fait partie d'une catégorie de faits sur lesquels on a beaucoup discuté aux environs de 1820, à la suite des travaux de Cabanis sur les rapports du physique et de la morale.

« L'univers n'est rien que par la vie, et tout ce qui vit se nourrit. » Voilà le premier aphorisme du professeur « pour servir de prolégomène à son ouvrage

et de base éternelle à la science », comme il dit en pastichant Kant.

Brillat-Savarin avait une idée très juste de ce qui est l'essentiel dans la nutrition, l'assimilation : « la qualité distinctive de l'aliment consiste dans la propriété de subir l'assimilation animale ». La chimie biologique n'était pas encore assez avancée pour que par ailleurs ce chapitre des aliments (Méditation V) ne soit pas rempli d'erreurs.

Ainsi Brillat-Savarin ne connaît pas encore la nécessité des sels minéraux dans l'alimentation. « On n'a encore tiré des minéraux — dit-il — que des remèdes et des poisons ». Au point de vue des substances alimentaires organiques, il ne connaît pas encore la triade actuellement classique des albumines, des graisses et des hydrates de carbone. Il ne voit pas le rapport chimique entre la fécule et le sucre. Mais nous reviendrons sur ces points-là à propos de la diététique.

Faute de connaissances chimiques assez approfondies, il reste émerveillé devant le double phénomène de l'animalisation et de la végétation entre lesquels il voit l'analogie : « l'animalisation se fait à peu près de la même manière que la végétation, c'est-à-dire que le courant réparateur formé par la digestion est aspiré de diverses manières par les cribles ou suçoirs dont nos organes sont pourvus, et devient chair, ongle, os ou cheveu comme la même terre arrosée de la même eau produit un radis, une laitue ou un pissenlit, selon les graines que le jardinier leur a con-

fiées ». La série de transformations que les aliments subissent dans l'organisme lui reste cachée pour la même raison, il est véritablement difficile d'expliquer comment, étant convenu que le corps humain contient de la chaux, du soufre, du phosphore, du fer et dix autres substances encore, tout cela peut cependant se soutenir et se renouveler pendant plusieurs années du pain et de l'eau ». Bien qu'il n'ait pu entrevoir la solution de ce problème, il n'en a pas eu moins de mérite de s'être posé la question.

La question du sommeil et de la mort semble l'avoir occupé tout particulièrement. Il a très bien vu en quoi consistait le phénomène essentiel du sommeil, la suspension des perceptions. En homme ayant fait de nombreuses campagnes, il connaît le besoin impérieux de sommeil qu'il reconnaît être aussi absolu que la faim et la soif. Il analyse avec beaucoup de justesse les phénomènes psychiques du sommeil; il consacre un grand nombre de pages aux rêves. A la suite de ses observations à ce sujet, il reconnaît l'influence des conditions extérieures sur la nature des rêves, influence de la température du corps, surtout de celle de la tête; influence de la position de cette dernière, etc. Il insiste également sur l'influence de la diète sur le sommeil et sur les rêves, nous y reviendrons dans le chapitre suivant.

La mort lui a inspiré quelques pages d'une grande beauté. Richerand, dans la préface qu'il écrivit à la *Physiologie du goût* après la mort de Brillat-Savarin, voit dans cette préoccupation un véritable pressen-

timent de sa mort prochaine. En véritable philosophe, Brillat-Savarin n'est pas effrayé à l'évocation de la mort. Il la considère, d'une manière tout à fait biologique, comme une phase naturelle, inéluctable de la vie terrestre. « La mort est l'interruption absolue des relations sensuelles et l'anéantissement absolu des forces vitales, qui abandonne le corps aux lois de la décomposition.

Ces diverses nécessités sont toutes accompagnées et adoucies par quelques sensations de plaisir, et la mort elle-même n'est pas sans charme quand elle est naturelle, c'est-à-dire quand le corps a parcouru les diverses phases de croissance, de virilité, de vieillesse et de décrépitude auxquelles elle est destinée ».

Nous savons que sa fin était digne de la sérénité avec laquelle il envisage la mort à l'avance. Brillat-Savarin est mort, à l'âge de soixante et onze ans, à la suite d'une pneumonie, fin naturelle du vieillard. Richerand, qui l'a soigné à cette occasion-là, nous relate la mort de Brillat-Savarin, en tous points digne de sa vie. Pour la description exacte des phénomènes d'extinction de la vie, Brillat-Savarin cite les passages de Richerand; c'est le seul endroit de son livre où il le cite textuellement. Par ailleurs, l'agonie et la mort lui donnent une inspiration presque poétique, comme en témoigne la « romance physiologique » suivante, intitulée *L'Agonie*.

Dans tous mes sens, hélas ! faiblit la vie,
Mon œil est terne et mon corps sans chaleur.
Louise en pleure, et cette tendre amie
En frémissant met la main sur mon cœur.
Des visiteurs la troupe fugitive
A pris congé pour ne plus revenir;
Le docteur part et le pasteur arrive :
Je vais mourir.

Je veux prier, ma tête s'y refuse,
Je veux parler, et ne puis m'exprimer,
Un tintement m'inquiète et m'abuse,
Je ne sais quoi me paraît voltiger.
Je ne vois plus. Ma poitrine oppressée
Va s'épuiser pour former un soupir :
Il errera sur ma bouche glacée...
Je vais mourir.

Il n'est pas dans notre rôle de discuter la valeur littéraire de ces quelques vers, nous nous bornons de noter la nature médicale de l'inspiration qui lui a donné naissance.

Nous ignorons si la cause des troubles occasionnés par l'ascension aux altitudes était connue au temps de Brillat-Savarin. Il nous semble néanmoins que la connaissance de celle-ci date des travaux de Paul Bert pendant la deuxième moitié du xix^e siècle. D'autant plus grand est le mérite de Brillat-Savarin de l'avoir entrevue. Voilà ce qu'il dit à propos de la soif que lui et ses compagnons ont éprouvée pen-

dant une ascension dans les Alpes : « J'avais eu le temps de recueillir mes idées, et j'avais découvert la raison de cette soif extraordinaire. Je rassemblai donc les camarades et je leur dis que nous étions sous l'influence de quatre causes qui se réunissaient pour nous altérer : la diminution notable de la colonne qui pesait sur notre corps, qui devait rendre la circulation plus rapide; l'action du soleil qui nous échauffait directement; la marche qui activait la respiration, et, plus que tout cela, l'action du vent qui, nous perçant à jour, enlevait le produit de cette transpiration, soutirait le fluide, et empêchait toute moiteur de la peau ». A un autre endroit il note encore une observation sur la légèreté de l'air dans les montagnes qui faciliterait le développement de « certaines puissances cérébrales ».

D'après ce qu'il dit lui-même, Brillat-Savarin semble avoir été partisan des idées de Gall sur les localisations cérébrales. Il en parle à deux endroits différents de son ouvrage. « J'ai été de tout temps Lavatérien et Galliste : je crois aux dispositions innées ». Il développe l'idée des dispositions innées à propos de la prédestination à la gourmandise. Nous avons vu qu'il en a trouvé le substratum anatomique dans le plus ou moins grand développement des papilles gustatives.

A propos de la « multiformité des organes du cerveau », il cite même en détail deux observations dont nous ne donnons que la conclusion : « La conséquence de ces deux observations est facile à déduire : il

semble évident que le coup qui, dans ces deux cas, avait bouleversé le cerveau, avait respecté la portion de cet organe qui avait si longtemps été employée aux combinaisons du commerce et du jeu; et sans doute cette portion d'organe n'avait résisté que parce qu'un exercice continuél lui avait donné plus de vigueur, ou encore parce que les mêmes impressions, si longtemps répétées, y avaient laissé des traces plus profondes ».

La première partie de l'explication de ces deux observations, — que l'on diagnostiquerait aujourd'hui de ramollissement cérébral, et où la conservation des fonctions intellectuelles avait frappé notre auteur, — est tout à fait plausible et correspond à nos idées actuelles. Quant à la deuxième partie de cette explication où il invoque l'habitude pour montrer la résistance de certaines zones du cerveau, on sait qu'elle n'est plus valable. L'idée des localisations telle qu'elle existe actuellement n'était pas encore formulée en 1825.

Nous notons encore dans l'ordre neurologique une observation saisissante de vérité, de somnambulisme tel qu'on le décrit actuellement comme équivalent épileptique. Il s'agissait d'un moine qui, atteint de cette terrible infirmité, a failli tuer son prieur au moment d'une crise. Il n'y a aucun point qui ne soit vrai dans cette observation et on est rempli d'admiration en la lisant, quand on songe aux histoires fantaisistes que les médecins même rela-
taient sur ce sujet délicat.

Brillat-Savarin croyait, non seulement à la prédisposition innée et aux localisations cérébrales, mais aussi à la doctrine de Lavater sur la physionomie. Voilà comment il explique cette doctrine : « Les passions agissent sur les muscles, et très souvent, quoiqu'un homme se taise, on peut lire sur son visage les divers sentiments dont il est agité. Cette tension, pour peu qu'elle soit habituelle, finit par laisser des traces sensibles, et donne ainsi à la physionomie un caractère permanent et reconnaissable ».

Nous croyons avoir montré qu'on peut véritablement parler d'une physiologie de Brillat-Savarin. Quand on rassemble les quantités de petites remarques disséminées dans son ouvrage, on se rend aisément compte qu'il était au courant de l'état de cette science à l'époque où il écrivait. Ceci est d'autant plus important qu'il s'agit d'une époque pour ainsi dire héroïque de la physiologie. C'était la science « à la mode » vers 1825 à laquelle tout le public instruit s'intéressait. Brillat-Savarin ne fut pas le moindre des physiologistes amateurs et nous pouvons dire sans grande chance de nous tromper qu'il aurait fait de grandes découvertes dans ce domaine s'il s'en était occupé activement.

CHAPITRE II

LA THÉRAPEUTIQUE ET LA DIÉTÉTIQUE DE BRILLAT-SAVARIN

En examinant de près ce qu'entend Brillat-Savarin par le terme de gastronomie, on voit qu'il développe dans son ouvrage un système qui dépasse largement le cadre que l'on assigne actuellement aux plaisirs de table. Ce que Brillat-Savarin appelle la gastronomie pourrait sans aucune exagération s'appeler la science du Bonheur, une sorte d'Eubiotique qui a beaucoup préoccupé les contemporains de notre auteur. Sa définition de la gastronomie est déjà très large : « La gastronomie est la connaissance raisonnée de tout ce qui a rapport à l'homme, en tant qu'il se nourrit. » Par la suite nous voyons qu'il pensait encore plus grand. « La gastronomie régit la vie entière; car les pleurs du nouveau-né appellent le sein de sa nourrice; et le mourant reçoit encore avec quelque plaisir la potion suprême, qu'hélas, il ne doit plus digérer. » Ou encore à propos de la définition du mot cuisine : « on peut compter jusqu'à trois espèces de cuisine :

La première qui s'occupe de la préparation des aliments, a conservé le nom primitif;

La seconde s'occupe à les analyser et à en vérifier les éléments : on est convenu de l'appeler chimie;

Et la troisième, qu'on peut appeler cuisine de réparation, est plus connue sous le nom de pharmacie. »

Au point de vue médical, la gastronomie de Brillat-Savarin comprend donc une grande partie des sciences médicales : la thérapeutique, la diététique et jusqu'à l'hygiène sociale et individuelle.

La gastronomie est la science de conserver la vie. Pour prouver cela, Brillat-Savarin a recours aux statistiques de Villermet publiées à l'Académie de Médecine, où cet auteur prouve que la mortalité est beaucoup plus considérable dans les quartiers et dans les départements pauvres que dans les agglomérations où l'on se nourrit bien.

La gastronomie est l'art de conserver la beauté et de rester jeune. « Une suite d'observations exactes et rigoureuses a démontré qu'un régime succulent, délicat et soigné, repousse longtemps et bien loin les apparences extérieures de la vieillesse.

Il donne aux yeux plus de brillant, à la peau plus de fraîcheur, et aux muscles plus de soutien; et comme il est certain en physiologie que c'est la dépression des muscles qui cause des rides, ces redoutables ennemis de la beauté, il est également vrai de dire que, toutes choses égales, ceux qui savent manger sont comparativement de dix ans plus jeunes que ceux à qui cette science est étrangère. »

Notre auteur consacre un chapitre spécial à l'influence de la diète sur le travail, sur le repos, le sommeil et les rêves. (Méd. XX). La conclusion de cette méditation est que « la quantité et la qualité des aliments influent puissamment sur le travail, le repos, le sommeil et les rêves ». Brillat-Savarin entrevoit donc là une véritable régulation de notre vie à l'aide de la diète. Il prévoit la provocation de rêves agréables à l'aide d'aliments appropriés. La fin de la Méditation XX où il tire la conclusion de tout cela, montre à quel point sa conception de la gastronomie englobe toute la science de bien vivre.

Savoir-manger, pour lui, n'est pas seulement de connaître les mets succulents, de discerner ce qui est bien préparé de ce qui est mauvais, mais également de connaître la juste mesure. « Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger. » (Aphorisme X). Il a confiance dans notre goût pour pouvoir discerner ce qui nous est nuisible. Nous avons vu que le sens du goût, pour lui, est celui qui est destiné le plus spécialement à la conservation de l'individu.

Aussi ne manque-t-il pas l'occasion d'adresser une « objurgation » contre les « docteurs à diplôme » :

« Dès qu'on a le malheur de tomber dans leurs, mains, il faut subir une kyrielle de défenses, et renoncer à tout ce que nos habitudes ont d'agréable.

Je m'élève contre la plupart de ces interdictions comme inutiles.

Je dis inutiles, parce que les malades n'appétent presque jamais ce qui leur serait nuisible.

Le médecin rationnel ne doit jamais perdre de vue la tendance naturelle de nos penchants, ni oublier que si les sensations douloureuses sont funestes par leur nature, celles qui sont agréables disposent à la santé. On a vu un peu de vin, une cuillerée de café, quelques gouttes de liqueur, rappellent le sourire sur les faces les plus hippocratiques.

Au surplus, il faut qu'ils sachent bien, ces ordonnateurs sévères, que leurs prescriptions restent presque toujours sans effet; le malade cherche à s'y soustraire; ceux qui l'environnent ne manquent jamais de raisons pour lui complaire, et on n'en meurt ni plus ni moins. « Il semble actuellement que nos idées concernant la diététique se modifient insensiblement dans le sens de Brillat-Savarin. Sans aller jusqu'à dire que tout ce qui fait plaisir au malade lui est certainement utile, nous faisons beaucoup de concessions, et sans préjudice pour les malades.

Voyons quelle était l'opinion de Brillat-Savarin sur quelques substances alimentaires. Tout d'abord, le potage : c'est « une nourriture saine, légère, nourrissante, et qui convient à tout le monde; il réjouit l'estomac et le dispose à recevoir et à digérer ». C'est bien l'opinion que nous en avons actuellement.

Il discute beaucoup sur le régime ichthyaque qui est « plus irritant que pléthorique et substantiel ». Le poisson serait pour lui un aphrodisiaque. Il en juge de même des truffes. Suivant ses habitudes, il cite des

observations en faveur de chacune de ces assertions, observations qui ne manquent pas d'une certaine saveur, mais leur force convaincante est discutable. Il voit la grosse valeur nutritive du sucre qui est aujourd'hui universellement reconnue.

Il étudie longuement les effets du café et du chocolat. « Il est hors de doute que le café porte une grande excitation dans les puissances cérébrales : aussi tout homme qui en boit pour la première fois est sûr d'être privé d'une partie de son sommeil ». Il analyse avec beaucoup de justesse les détails de cette action sur le cerveau. « L'insomnie causée par le café n'est pas pénible; on a des perceptions claires, et nulle envie de dormir : voilà tout ».

Il vante encore plus les effets du chocolat qui « préparé avec soin, est un aliment aussi salubre qu'agréable ; qu'il est nourrissant, de facile digestion ; qu'il n'a pas pour la beauté les inconvénients qu'on reproche au café, dont il est au contraire le remède; qu'il est très convenable aux personnes qui se livrent à une grande contention d'esprit, aux travaux de la chaire ou du barreau, et surtout aux voyageurs; qu'enfin il convient aux estomacs les plus faibles; qu'on a eu de bons effets dans les maladies chroniques, et qu'il devient la dernière ressource dans les affections du pylore ». Il revient à plusieurs reprises sur les effets du chocolat pour la conservation de la santé. Le chocolat ambré devient un véritable remède contre un certain nombre de troubles que nous appellerions aujourd'hui la neurasthénie : « tout homme qui aura

bu quelques traits de trop à la coupe de la volupté, que tout homme qui aura passé à travailler une portion notable du temps qu'on doit passer à dormir, que tout homme d'esprit qui se sentirait temporairement devenu bête; que tout homme qui trouvera l'air humide, le temps long et l'atmosphère difficile à porter; que tout homme qui sera tourmenté d'une idée fixe qui lui ôtera la liberté de penser : que tous ceux-là, disons-nous, s'administrent un bon demi-litre de chocolat ambré, à raison de soixante à soixante-douze grains d'ambre par demi-kilogramme, et ils verront merveille ».

Quand il veut faire la louange d'un bon commerçant, Brillat-Savarin ne craint pas de l'appeler par son nom. On voit bien que de son temps la publicité n'avait pas encore l'extension suffisante pour qu'il puisse craindre des soupçons à ce point de vue là. Ainsi, il recommande un marchand de chocolat qui a eu la bonne idée de mélanger à ses produits des médicaments : « Ainsi, aux personnes qui manquent d'embonpoint il offre le chocolat analeptique au sa-
lepe; à ceux qui ont les nerfs délicats, le chocolat antispasmodique à la fleur d'oranger; aux tempéraments susceptibles d'irritation, le chocolat au lait d'aman-
des... »

Un problème passionne visiblement Brillat-Savarin, celui de l'obésité. « Si j'avais été médecin avec diplôme, j'aurais d'abord fait une bonne monographie de l'obésité; j'aurais ensuite établi mon empire dans ce recoin de la science, et j'aurais eu le double

avantage d'avoir pour malades les gens qui se portent le mieux, et d'être assiégé journellement par la plus jolie moitié du genre humain; car avoir une juste proportion d'embonpoint, ni trop ni peu est pour les femmes l'étude de toute leur vie. » Toute cette méditation XXI sur l'obésité est un exemple admirable de la façon légère de dire des choses justes et scientifiquement exactes, comme en avait le secret Brillat-Savarin. En la lisant attentivement on y découvre cette monographie de l'obésité qu'il regrettait de ne pas avoir faite. Voyons-la en détail :

Définition de l'obésité : « état de congestion graisseuse où, sans que l'individu soit malade, les membres augmentent peu à peu en volume, et perdent leur forme et leur harmonie primitives. »

Etiologie de l'obésité : 1° Prédilection individuelle. «Il existe des personnes prédestinées en quelque sorte pour l'obésité, et dont, toutes choses égales, les puissances digestives élaborent une plus grande quantité de graisse. »

2° Nature de l'alimentation. Le principal aliment déterminant l'obésité est constitué par les féculents. Voyons l'explication qu'en donne Brillat-Savarin : « La fécule produit plus vite son effet quand elle est unie au sucre : le sucre et la graisse contiennent l'hydrogène, principe qui leur est commun, l'un et l'autre sont inflammables. Avec cet amalgame, elle est d'autant plus active qu'elle flatte plus le goût et qu'on ne

mange guère des entremets sucrés que quand l'appétit naturel est satisfait, et qu'il ne reste plus alors que cet autre appétit de luxe qu'on est obligé de solliciter pour tout ce que l'art a de plus raffiné et le changement de plus tentatif ».

3° Prolongation de sommeil et défaut d'exercice. « Le corps humain répare beaucoup pendant le sommeil; et dans le même temps il perd peu, puisque l'action musculieuse est suspendue ».

4° L'excès du boire et du manger ».

Complications de l'obésité : « L'obésité a une influence fâcheuse sur les deux sexes en ce qu'elle nuit à la force et à la beauté. » Elle prédispose aussi à diverses maladies, telles que l'apoplexie, l'hydropisie, les ulcères aux jambes, et rend toutes les autres affections plus difficiles à guérir. »

Traitement de l'obésité : Voici la conduite de la cure préconisée par Brillat-Savarin; les principes en sont les suivants : « discrétions dans le manger, modération dans le sommeil, exercice à pied ou à cheval ». Il insiste surtout sur le régime, et sous la forme d'une conversation, il donne une véritable ordonnance dont nous reproduisons ici les principaux points : Abstention de tout ce qui est fait avec de la farine, du sucre, du beurre et des œufs. Alimentation composée de pain de seigle, d'un potage aux légumes, à l'exclusion de pâtes et de purées. Pas de riz, peu de

volailles; comme dessert des fruits. Il met en garde contre l'usage immodéré des acides comme médicament contre l'obésité; ils seraient dangereux. Il préconise le port d'une ceinture dont il donne la description minutieuse. Le seul traitement médicamenteux est le quinquina. Ce médicament aurait pour lui un effet sûr contre l'engraissement.

Nous avons tenu à grouper les données de Brillat-Savarin sur l'obésité sous la forme d'un article de traité de médecine pour mieux montrer la façon claire dont il comprenait une maladie. Quant au fond de cette description, il faut avouer que nous ne savons pas actuellement beaucoup plus de choses sur ce phénomène que Brillat-Savarin. Nos notions sur l'étiologie et sur le traitement sont à peu de choses près exactement les mêmes.

« De toutes les puissances médicales, le régime est la première, parce qu'il agit sans cesse, le jour, la nuit, pendant la veille, pendant le sommeil; que l'effet s'en rafraîchit à chaque repas, et qu'il finit par subjuguier toutes les parties de l'individu ». Voilà l'idée principale de Brillat-Savarin du point de vue de ce chapitre. Sous les titres de « Cure opérée par le Professeur » et de « Divers magistères restaurants » il nous donne des recettes de plats fort succulents et l'on comprend fort bien que chez des gens dont la maladie se résume à peu de choses ces magistères aient fait merveille.

CHAPITRE III

BRILLAT-SAVARIN ET LES MEDECINS

Brillat-Savarin avait de nombreuses relations médicales; il cite dans son ouvrage un grand nombre de noms de médecins dont plusieurs ont passé à la postérité. Il est intéressant d'envisager les relations médicales de notre auteur de deux points de vue : son attitude envers les médecins dans l'ensemble et en particulier, et au point de vue de la source de ses idées médicales. En parlant des diverses catégories de gourmands, il place les médecins en second lieu, immédiatement après les financiers. Les médecins sont, comme il dit, des « gourmands par séduction ».

« Les chers docteurs sont d'autant mieux accueillis que la santé, qui est sous leur patronage, est le plus précieux de tous les biens ; aussi sont-ils enfants gâtés dans toute la force du terme ».

Il appréciait beaucoup les médecins comme joyeux convives, sachant manger, comme il l'entendait. Il en connaissait plusieurs en particulier et non les moindres. Il relate un dîner sous la présidence de Corvisart

« qui était fort aimable quand il voulait » et qui « ne buvait que du vin de Champagne frappé de glace ».

Il a certainement connu Cloquet : « je compte parmi les plus beaux jours celui où, entré par la porte des professeurs et avec eux à la thèse de concours du docteur Cloquet, j'eus le plaisir d'entendre un murmure de curiosité parcourir l'amphithéâtre, chaque élève demandant à son voisin quel pouvait être le puissant protecteur étranger qui honorait l'assemblée par sa présence ».

Dans une note en bas d'une page, il parle de Lister, « médecin gourmand d'une reine très gourmande » ; et il nous montre une découverte inconnue de ce précurseur de Pasteur, c'est que « si douze alouettes ne pèsent point douze onces, elles sont à peine mangeables, qu'elles sont passables, si elles pèsent douze onces ; mais si elles pèsent treize onces, elles sont grasses et excellentes.

Il y a encore plusieurs histoires dans la Physiologie du goût dont le héros est un médecin et où des noms de médecin interviennent, mais pour la plupart, il s'agit de personnalités médicales aujourd'hui oubliées.

Le médecin le plus en vue dans la physiologie du goût est Richerand. Ce compatriote de Brillat-Savarin (il est né à Belley, en 1779), a fait une préface à la deuxième édition de la Physiologie du goût et dans le « Dialogue entre l'auteur et son ami » qui suit les Aphorismes, l'ami est Richerand. On sait qu'après une période de grande vogue où Richerand était très

apprécié comme professeur et comme chirurgien, son activité médicale périlait. La raison de cela est certainement sa rivalité avec Dupuytren. Voyant le public et même ses amis prendre le parti de Dupuytren. Richerand aigri se retire à sa propriété de Villecresne, près de Boissy-St-Léger et se consacre de plus en plus à ses études littéraires. Mais la décadence de Richerand ne commence qu'après 1826, après la mort de Brillat-Savarin. Celui-ci avait certainement une grande admiration et une vive amitié pour son jeune compatriote qui a fait une carrière médicale exceptionnellement brillante. Voyez la fin du dialogue :

« L'auteur : Je ne dirai pas que notre commune patrie se glorifie de t'avoir donné naissance ; qu'à vingt-quatre ans tu avais déjà fait paraître un ouvrage élémentaire, qui depuis lors est demeuré classique ; qu'une réputation méritée t'attire la confiance ; que ton extérieur rassure les malades ; que ta dextérité les étonne ; que ta sensibilité les console ; tout le monde sait cela. Mais je révélerai à tout Paris, à toute la France, à l'univers entier, le seul défaut que je te connaisse.

L'ami, d'un ton sérieux. — Et lequel, s'il vous plaît ?

L'auteur. — Un défaut habituel dont toutes mes exhortations n'ont pu te corriger.

L'ami, effrayé. — Dites donc enfin ; c'est trop me tenir à la torture.

L'auteur. — Tu manges trop vite. »

L'ouvrage élémentaire auquel il fait allusion dans ce dialogue est les Nouveaux éléments de Physiologie publiés pour la première fois en 1807, par Richerand. Le retentissement de cet ouvrage fut considérable. Jusqu'en 1857, il a été vendu 30.000 exemplaires de cet ouvrage. Voilà l'opinion de Bourbon sur ce manuel de Physiologie : « On y rencontre un nombre tel d'épisodes romanesques et de souvenirs poétiques, que ce luxe de fictions dégénère en défaut; mais ce défaut même a fait la fortune de l'ouvrage, parce que sa lecture est attachante comme une nouvelle ou un pamphlet. Là où les faits manquent, il en suppose ; ses analogies des démonstrations, etc. » Nos années dites scolaires ont été comme embellies et charmées par la lecture de cet ouvrage « — dit Frédéric Dubois dans son éloge de Richerand. Il ne fait pas de doute que les Nouveaux éléments de Physiologie n'aient été un des livres favoris de Brillat-Savarin; il en cite un long passage dans la Physiologie du goût et toutes ses considérations physiologiques sont dans le goût du manuel de Richerand; non seulement quant au fond, mais également quant à la présentation. Nous osons même avancer que le principal mérite de l'ouvrage de Brillat-Savarin vient d'une certaine imitation de la manière de Richerand avec, bien entendu, un talent littéraire bien plus grand. Il n'y a pas d'autre ouvrage contemporain que celui de Richerand qui ait pu servir de modèle à Brillat-Savarin. Il n'est pas contestable que l'imitation est d'une supériorité manifeste sur le modèle. Nous y rencontrerons à chaque page ce phi-

losophe souriant qui sait déguiser les choses les plus graves en badinage léger, alors que dans Richerand il se manifeste déjà précocement l'esprit de contradiction. On sait combien il a été injuste envers Bichat dans son ouvrage.

Toutes ces considérations mises à part, il n'est pas douteux que la principale source de connaissances médicales, ainsi que le principal modèle de la forme de son ouvrage a été Richerand pour Brillat-Savarin.

Quant à certaines notions absentes des Nouveaux éléments de Physiologie, mais qui se retrouvent dans la Physiologie du goût, elles peuvent être puisées dans d'autres ouvrages médicaux du temps ou bien acquises au cours des conversations avec des médecins.

Brillat-Savarin a su fondre des notions physiologiques et thérapeutiques avec un grand nombre de faits historiques, d'observations psychologiques et de réflexions philosophiques, en un harmonieux ensemble. Tous les détails, malgré leur hétérogénéité, concourent à soutenir la thèse de l'auteur qui est la doctrine de la gastronomie dans le sens large de ce mot. Cette doctrine de la gastronomie, nous l'appellerions aujourd'hui l'Art de vivre heureux. Nul ne peut s'intéresser davantage à une telle doctrine que le médecin. Si Brillat-Savarin a emprunté à la médecine ses arguments les plus valables et les plus durables, celle-ci lui est redevable de maints enseignements que seul le bon sens et la réflexion d'un grand esprit peut donner.

CONCLUSIONS

1° La Physiologie du goût de Brillat-Savarin contient un grand nombre de faits médicaux, surtout du domaine de la physiologie et de la thérapeutique. La plus grande partie de ces faits ont été empruntés à des médecins contemporains de Brillat-Savarin, mais certains d'entre eux peuvent être considérés comme de véritables découvertes de l'auteur lui-même.

2° L'attitude de Brillat-Savarin en face de faits biologiques est avant tout celle d'un observateur. Il a su relater dans un ouvrage des observations de maladies, de faits d'ordre physiologique ou psychologique qui seraient tout à l'honneur d'un médecin.

3° Tous les faits médicaux qu'il relate concourent à l'édification de la doctrine de la Gastronomie. Cette doctrine mériterait l'appellation plus large d'Art de vivre heureux ou d'Eubiotique.

4° Il nous a semblé que l'ouvrage médical auquel Brillat-Savarin doit le plus est le manuel de Richerand, les *Nouveaux éléments de Physiologie*. En de-

hors de cet ouvrage auquel il doit un certain nombre de notions physiologiques et duquel il s'est peut-être inspiré également quant à la forme. Brillat-Savarin a connu un grand nombre de médecins de son époque auxquels il fait de fréquentes allusions dans son ouvrage.

J. ARMAND-LAROCHE.

Vu le président de la thèse :

LOEPER.

Vu le doyen :

BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris :

S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

BALZAC. — Brillat-Savarin, in *Biogr. Univ.*, t. LXI.

BOURDON. — Richerand, in *Dict. de Convers. et de Lect.*, 1857, t. XV.

BRILLAT-SAVARIN. — *Physiologie du goût*. Edition du centenaire, Paris, 1926.

FR. DUBOIS. — Eloge de Richerand. *Mém. Acad. Méd.*, 1852, t. XVI, p. 79.

RICHERAND. — *Nouveaux éléments de Physiologie*. Paris, 1807.
